

RELATION 17 October 1918

de la vie des Soeurs de Roubaix pendant
l'occupation allemande, et de leur voyage
de rapatriement.

[illegible]

R E L A T I O N

de la vie des Soeurs de Roubaix pendant l'occupation
allemande et de leur voyage de rapatriement.

Nous sommes enfin de retour dans notre chère France libre, et de nos âmes s'élève une hymne de reconnaissance envers le bon Dieu qui depuis 4 ans a dirigé heureusement nos pas à travers les sentiers difficiles de la plus douloureuse des oppressions. Grâces aussi soient rendues au Seigneur qui nous a ramenées enfin dans notre chère maison- Mère!

Là nous goûtons les vraies joies de la famille, c'est le port après la tempête, le refuge dans la tourmente.

Pour nos coeurs désolés par la séparation de notre Digne et regrettée Mère Ste Caroline, c'est l'apaisement, la confiance. On prie si bien, si fort autour de nous, que notre Ségur, nos chères absentes seront protégées, gardées au milieu des dangers.

Avant de commencer le récit de nos longues pérégrinations, laissez-nous d'abord exprimer notre reconnaissance à Notre Très Honorée Mère dont le grand coeur a pour les rapatriées et leurs familles des délicatesses de la plus maternelle affection.

Notre reconnaissance est encore acquise à nos Dignes Mères, à nos Soeurs de toutes les maisons de notre grand Institut; qu'elles soient remerciées de tout ce qu'elles ont fait pour nous, prières, gâteries qui nous arrivent sous les formes les plus délicates et les plus variées.

"Ntre rapatriée" c'est un état sans précédent pour nos coeurs! heureusement qu'un Vieux Moustier nous avions fait le Noviciat de cette vie de privilèges qui maintenant nous enseigne pour nous rendre au centuple les joies dont nous étions sevrées depuis 4 ans.

Depuis 4 ans, nulle communication n'était possible avec notre chère Maison-Mère; nous vivions isolées en apparence, mais nos coeurs restaient unis au tronc séculaire de la vieille souche de St Maur, et sa sève circulait dans nos âmes en dépit de la ligne de feu qui nous entourait, farouche et menaçante.

Nous célébrions pieusement nos fêtes de famille: 17 octobre, Noël, 15 juillet, 13 août, 26 août, 13 novembre, cinquantième de Notre Digne Mère St Henri. Ces jours-là, messe solennelle dans notre jolie chapelle de guerre, prières plus ardentes, licence et même dîner de fête....encore un que les Prussiens n'avaient pas!

Malgré les imprévus douloureux ou inquiétants de nos semaines et de nos années, les classes avaient lieu en dépit des difficultés; nous comptions encore 300 enfants la première année de guerre, puis le nombre est descendu à 200; en 1917 à 100 et maintenant Ségur a un troupeau de 80 élèves aguerries par la souffrance et rendues endurantes par les épreuves de tous les jours.

Nous habitions une belle et grande maison hospitalière au 94 du Boulevard de Paris, vis à vis celle du "Kommandant Hoffmann" dont la vue excitait nos rires moqueurs, alors que nous apercevions sa silhouette lourde et traîne; mais nos classes avaient lieu en ville. Ségur ayant été transformé en ambulance française en août 1914, puis réquisitionné par les Allemands le 4 novembre de la même année, nous prîmes possession de l'ancien immeuble des Dames de la Ste Union, et pendant quelques mois, dans ce grand local triste et froid, nos enfants rayonnèrent les charmes de la jeunesse et de l'espérance.

Cependant le boche convoitait ce bâtiment qu'il voulait transformer en caserne; plusieurs fois, Messieurs les officiers, superbes et dédaigneux cherchèrent à s'introduire chez nous, la situation n'était plus assurée et le 2 février 1915, sur le conseil de Monseigneur, nous vîmes nous installer dans l'Institut technique; là, nous trouvions une grande chapelle pour la Messe et les Visites au St Sacrement de nos enfants; ce dédommagement nous faisait oublier les fatigues de nos courses journalières à travers les rues envahies de notre cité désolée.

Enfin, l'année dernière 1917, l'Institut technique nous était enlevé dans les 48 heures, et, pour la troisième fois, nous recommencions nos déménagements, mais cette fois avec l'expérience de la chose, aussi mobilier scolaire, bibliothèque, fournitures classiques furent transportés par maîtresses et élèves avec une rapidité quasi prodigieuse. Nous voir passer et repasser, chargées de paquets plus ou moins élégants, nous rendait populaires et sympathiques, et les ouvriers parfois socialistes n'ont jamais eu la pensée d'envier notre sort. Il était pourtant heureux malgré les apparences contraires; pleines d'entrain et de zèle, nous transportâmes nos pénates d'abord au 94, puis dans deux maisons attenantes, toujours sur le grand Boulevard. Deo Gratias! c'était la fin de nos pérégrinations.....

Ségur a eu ses douleurs et ses allégresses. Les douleurs portaient le nom de mise en prison de nos amis, de perquisitions de réquisitions, d'appels à la Kommandantur, d'amendes, de punitions, de vexations, de privation de nouvelles, de suppression de charbon, de lumière, de matelas, des choses les plus nécessaires à la vie, et à voir nos maisons retournées de fond en comble, les cachettes sur le point d'être découvertes, les questions perfides et insidieuses posées dans certaines interrogations: cet état de choses n'était pas fait pour nous établir dans une reposante quiétude; avec cela, les longs mois de maladie de notre chère mère, puis les jours de souffrance de "Blanche de Castille" suivis de la mort de notre chère Sr Ste Agnès Deroubaix, toutes ces tristesses nous torturaient le cœur.

Mais le bon Dieu veillait sur nous; tous les matins nous avions la Messe dans notre gracieux sanctuaire; retraite de l'année et du mois, premières Communions privées se faisaient chez nous; les anciennes s'attachaient de plus en plus à notre cher Institut, les cours complémentaires et les réunions les attiraient nombreuses et empressées. Puis les pauvres, nos chers enfants des catéchismes absorbaient nos journées du jeudi, nous devions travailler beaucoup pour eux et pendant les vacances de janvier 1916, Monsieur le Vicaire Général Lecomte vint lui-même présider la grande distribution des douceurs et des récompenses. La santé de Notre Mère se raffermissait aussi, enfin les bons tours joués aux boches nous donnaient un renouveau d'entrain et de gaieté. Car il fallait être gai! gare aux réflexions pessimistes, aux appréciations décourageantes.... Pour Dieu, pour la France, pour l'honneur de notre cher Institut, toujours mieux, toujours "en Avant".

....."Faisons de l'Eternel" nous disait souvent notre

Digne Mère.... et à la voir calme, recueillie, dominant par l'Abandon et la Foi les événements les plus pénibles, nous sentions grandir en nos coeurs le désir de nous livrer tout entières à cette Providence divine que nous implorions avec confiance à la fin de nos laborieuses journées.

Avoir souffert ensemble recroquer les liens des Soeurs d'une même Communauté et il nous semblait qu'ensemble nous saluerions le grand jour de la délivrance; cependant le bon Dieu voulait que tandis que quelques unes d'entre nous reprendraient la route de notre chère Maison-Mère, les autres supportassent encore les ardeurs du plus accablant des jours. Des appels nous pressaient de reprendre la route de la Patrie; déjà en août 1917 nous avions été à la veille du départ, puis contre-ordre... la "Kommandantur" nous faisait l'honneur de se défier de nous.... ce n'était pas sans cause.... Enfin, en février, notre numéro de famille fut affiché avec ceux des futurs rapatriés ce 1237 disait que bientôt nous ferions connaissance des wagons à bestiaux que nos ennemis mettaient à notre disposition pour notre première étape vers la France. Le 5 février était le jour fixé pour notre départ, mais le 4 grand émoi dans la ville... tous les trains étaient arrêtés jusqu'à nouvel ordre.... Pour la seconde fois nous défaisions nos malles, mais pour les pauvres quelle catastrophe! plusieurs, devant partir, avaient vendu meubles, charbon, provisions de riz et de scindoux.... et les lamentations atteignaient leur paroxysme dans les quartiers ouvriers.

Notre heure n'était donc pas venue, elle sonna pourtant au mois d'août dernier; à la fin de notre retraite que nous avions faite avec un Révérend Père Bénédictin, la "Kommandantur" nous envoyait nos billets de chemin de fer, et notre Mère les plaçait dans les plis de la robe de la Vierge de Ségur qui se préparait à aplanir pour nous toutes les difficultés du voyage.

Notre bonne Mère du ciel ne voulut pas nous épargner les tristesses du coeur: combien furent douloureux ces derniers jours!... Pour les partantes quel serrement de coeur de laisser une Mère et des Soeurs tant aimées dans ce territoire envahi.... Mais le devoir avait parlé, Monseigneur désirait que Ségur restât sur cet héroïque champ de bataille du Nord, portant bien haut le drapeau dans la plus invincible confiance....

Le 2 septembre fut fixé pour le départ du train H dont nous faisons partie. La veille, nous nous réunissions autour de notre Mère et nous anticipions la fête de son jubilé de 25 ans!... De toute éternité le Seigneur lui avait préparé un bouquet de myrrhe, avec ferveur elle le pressait sur son coeur. "Mes enfants, disait-elle, je ne serai tranquille que lorsque je vous saurai à Paris. Que le bon Dieu abrège votre quarantaine en Belgique!"

Nous chantâmes avec émotion une dernière grand'Messe; on ce 15^e dimanche après la Pentecôte, le St Evangile nous rappelait la résurrection du fils de la veuve de Naïm, et cette phrase: "Et Jésus le rendit à sa Mère"..... résonnait comme un espoir dans nos âmes endolories. "Et Jésus le rendit à sa Mère.. nous aussi nous revenions vers une Mère qui suppliait le Seigneur de nous rendre à sa tendresse, et la Mère que nous quitions nous serait un jour rendue.... Doux privilège de la vie religieuse, l'autorité est Une, et nos Mères, comme la Trinité du ciel, ne font qu'un pour nous aimer et nous conduire avec assurance dans les chemins du ciel.... Dans cette matinée de notre dernier dimanche, nos soeurs de Lille arrivèrent désireuses de passer avec

les partantes cette journée d'adieu ou pour mieux dire d'au-revoir. Nous étions les colombes revenant vers l'arche, et à défaut du rameau d'olivier, nous allions porter l'assurance que les santés morales et physiques étaient en tout point excellentes.

Vaillante et courageuse, notre Mère officia dans les différents exercices de la journée; le lendemain matin, la Stc Messe fut célébrée une dernière fois pour nous. Que de choses à nous dire ensuite pendant les dernières heures de cette matinée! la porte fut condamnée car parents et enfants ne se lassaient pas de venir nous redire leurs remerciements avec la promesse de veiller sur les restantes.

Il nous fallait être à la gare vers midi; là, la "Croix-rouge fut admirable de dévouement et de délicatesse; les anciennes les parents formaient une haie sur notre passage, on entourait notre Mère....enfin il fallut se séparer et après avoir reçu chacune du ravitaillement français un pain et une boîte de lait, nous entrâmes dans un grand établissement pour la visite des bagages. Là, commença à se faire sentir davantage la protection divine, le boche auquel nous eûmes à faire se laissa gagner par le marc que lui donna l'une de nous et nous eûmes l'inappréciable avantage de ne pas voir retournés en tous sens nos 25 colis à la main.

"...Il serait à désirer, dit le Directoire, que les soeurs ne se fissent pes suivre de colis..." nous étions donc en grande contravention avec cette règle si sage et si reposante.....ne sachant si nous aurions nos malles pendant notre quarantaine illimitée, il avait fallu faire un examen de prévoyance dont le résultat pesait lourdement sur nos bras fatigués.

Le déshabillage fut aussi des plus sommaires, à part pour l'une d'entre nous, les "Fraulen" se contentèrent de découvrir les plombs de nos jaquettes et de regarder attentivement nos chapelets... les personnes du train précédent s'étaient vues dépouillées du leur... chaque grain, croyaient les boches, pouvait contenir un papier dangereux.

Enfin, les visites sont terminées et nous voilà, surchargées de paquets, faisant des efforts inouïs pour passer sur le quai....nous y parvenons enfin; la croix-rouge française n'était plus là pour nous venir en aide, et livrées à nos propres forces nous commençons la lutte, sinon pour la vie, du moins pour une place convenable dans le train qui stoppait sur la voie. Le bon Dieu avait écouté nos prières, nous n'avions pas de wagons à bestiaux et notre train était à couloir! Nous prenons un wa-

gon d'assaut, et, premier acte de notre prise de possession: nous installons les paquets.... ils prenaient hélas une trop grande place! nous nous empilons les 9 le mieux possible, ravies de ne pas nous séparer. Deux petits garçons dont nous nous étions chargées nous rendent de multiples services, calant les paquets dans les filets suspendus au dessus de nos têtes, et se chargeant en bandoulière, d'une couverture pour la nuit. Avec eux nous étions 11...C'était 1 h. 1/2 de l'après-midi 2 septembre et le train ne partait qu'à 6 heures. Notre après-midi fut douloureuse mais chacune se surmonta pour réagir contre la tristesse de la séparation. De la fenêtre du couloir nous interrogeons l'horizon. Notre Mère devait se trouver sur le pont St Vincent avec les anciennes et nos soeurs; nous les eûmes bientôt découvertes et nous établîmes avec elles une télégraphie de gestes et de signaux.

Notre mère parvint vite à distinguer ses filles dans ce train interminable qui couvrait la voie; tour à tour nousillions lui faire un signe de tendresse et d'au revoir; les sentinelles faisaient circuler les passants, mais toujours notre mère parvenait à se tourner vers nous. Vers 5 heures elle disparut.

Enfin 6 heures sonnent...c'est le moment du départ.... nous récitons l'"Ave Maria Stella" et chacune se recueille pour offrir au bon Dieu ses espérances et son sacrifice. Le long des voies, des amis saluent les partants; tout à coup un groupe apparaît à nos yeux: dominant les enfants, notre mère était là tout près de nous, et ses yeux rougis par les larmes prouvaient hautement qu'elle offrait pour nous au Seigneur mieux que des prières!....

Et le jour commençait à tomber; nous fîmes une brèche dans notre sac de provisions, puis, dans la nuit noire, nous fîmes un devoir de repasser les événements mystérieux qui, depuis 4 ans, indiquaient d'une façon providentielle combien le Divin Pasteur dirigeait son troupeau.

Au point du jour, nous étions bien loin de notre chère France, nous nous enfoncions dans la Belgique. Aux arrêts nombreux nous fitions une demande à la sentinelle remplaçant nos garde-barrière: "Sommes-nous bien loin de Micheroux où nous nous rendons?" - Le silence ou mieux encore une réponse incertaine nous prouvait une fois de plus que l'Allemand obéit et ne se rend compte en rien de sa mission.

Combien nous désirions saluer le clocher de Micheroux, nous nous reposerions de notre nuit quasi blanche; hélas! Arrivés à cette station, des groupes de gens du pays venus à notre rencontre nous annoncent qu'il faut monter jusqu'à Housse, village pittoresque situé à 7 kilomètres de notre lieu d'arrivée.

Depuis Liège, notre train avait été séparé en trois, et nous n'étions plus que 204 personnes inconnues les uns aux autres; nos amis se trouvaient dans les autres fractions du train, Nos bagages sont transportés dans des charrettes de ferme. La Soeur St Alexandre, notre chère Doyenne est placée plus mal que bien dans une voiture peu confortable et nous voilà montant, descendant à travers ce pays accidenté.

Vers midi nous sommes à Housse....enrégimentées comme des soldats, nous nous rendons d'abord dans la salle d'école. Le bourgmestre, un libéral peu malin avait pris la fuite dès le matin, effrayé de l'envahissement de son village. Monsieur le Curé le remplace. Nous lui expliquons notre cas, notre vif désir de ne pas trop nous éloigner les uns des autres; portés de sa protection nous sommes les premières placées: ma Soeur St Alexandre chez deux vieilles demoiselles qui tous les soirs l'embrasseront trois fois suivant l'usage du pays; les deux enfants et deux d'entre nous chez l'institutrice du village, les six autres dans une chrétienne famille du pays. Il est entendu que nous nous réunirons dans cette dernière maison pour nos repas et notre brave hôtelière se réjouit de posséder chez elle les réfugiés les plus cossus du pays.

Mais que de démarches ce premier jour!....

- 1° La première est pour obtenir de la soupe et du café.
 - 2° Visite médicale
 - 3° Réponses écrites à des questions prouvant notre identité
 - 4° Demande d'une carte de ravitaillement.
- Nous étions harassées de fatigue; de bonne heure nous soupions,

puis le coucher précédé d'une fervente prière d'action de grâces. Nous étions exaucées, le séjour s'ouvrait sous des auspices favorables!

Le lendemain, la Messe était à 8 heures; au déjeuner grande nouvelle; nos malles nous étaient rendues.

Notre vie à Housse a été agréable et facile; si notre Mère et nos sœurs avaient été avec nous, nous aurions vraiment passé une villégiature charmante. Dans la pauvre église du village, près de l'Autel de la Vierge miraculeuse du pays, nous nous sentions chez nous et nous prolongions nos oraisons. Ensemble nous récitons le chapelet, nous faisons le chemin de la croix; l'Eglise était toute à nous, Madame Mignier en avait la clef, et nous sortions fortifiées de ces heures de cœur à cœur avec le bon Maître.... Il ne permettrait pas que se réalisât la terrible menace d'une quarantaine de trois mois dont la Kommandantur de Melen nous faisait entrevoir la possibilité.

Puis, nous travaillions suivant nos dispositions particulières, Monsieur le Curé, ancien Directeur d'un grand Collège avait mis sa bibliothèque à notre disposition: quelques unes étudiaient latin et anglais, sténographie, d'autres se rendaient populaires en brodant et cousant pour les jeunes filles de la plus grande des maisons qui nous hospitalisaient. Nos deux petits garçons avaient aussi des heures d'étude, puis ils allaient sur les grandes routes, cueillant à foison bleuets, marguerites et coquelicots qui avaient attendu l'arrivée de la France pour fleurir; ils en tressaient des gerbes patriotiques et en fleurissaient tous les calvaires du pays.

L'après-midi nous faisons de grandes excursions, des pèlerinages; la Province de Liège est le domaine de Marie et ses sanctuaires nous attirent comme un aimant irrésistible.. "A la Manan de Jésus", comme disait naïvement un de nos charmants petits garçons, nous redisons, avec les noms de nos chères absentes, notre ardent désir de continuer bien vite notre grand voyage de retour.

Les religieuses françaises du pays sollicitaient nos visites, nous venions leur parler de la douce France, de l'héroïsme de nos soldats, voire même de Monsieur Clémenceau..... Elles écoutaient émuës, ravies. Oh! comme leurs âmes étaient restées attachées à la Mère Patrie qui au moment des expulsions leur avait été si cruelle! Tout était oublié. "J'ai plus confiance, disait la bonne Supérieure des Sœurs de Chérrette-le-Haut, dans le plus vaillant de nos Français que dans la parole d'un allemand intègre et bien pensant".

Ces rendez-vous de famille se terminaient par des agapes fraternelles, et la table se chargeait de tout ce qui pouvait reconforter, réjouir les pauvres sœurs réfugiées.

C'est ainsi que nous avons fait la connaissance de plusieurs Communautés de Secours de l'Immaculée Conception et de Sœurs de Charité; elles nous ont donné un avant-goût des joies de la Patrie. Nous leur gardons toute notre reconnaissance.

Nous avions à cœur aussi de visiter les ruines des villages brûlés par les Barbares, et nous écoutions, saisies d'indignation et d'horreur le récit des survivants de la nuit terrible du 14 au 15 août 1914.

A Barchon, il ne reste plus que trois maisons, et alors que les forts de Liège s'étaient rendus après une admirable et

héroïque résistance, les boches assurèrent aux habitants qu'ils n'avaient plus rien à redouter, qu'ils pouvaient "dormir sur leurs deux oreilles". Tout à coup, au milieu de la nuit, les Allemands pénétrèrent dans les maisons; ils avaient perdu dans une complète ivresse le sens de la plus élémentaire humanité. Hommes, femmes, enfants, pieds nus, sans vêtements, sont parqués dans une immense prairie; pendant ce temps, les habitations sont pillées, puis arrosées de pétrole et bientôt une immense flamme montant vers le ciel jetait l'épouvante dans les pays environnants.

Des malheureux cherchent à fuir, on tire sur eux, on leur donne des coups de baïonnettes; c'est ainsi que périrent trois enfants: 12-15-17 ans.... Le plus jeune passa la nuit dans des douleurs atroces appelant sa pauvre mère impuissante à venir vers lui; au matin, comme il respirait encore, un boche l'acheva d'un coup de botte.

Blegny subit le même sort que Barchon. Nous avons prié à l'endroit où Monsieur le Curé, le Bourgmestre, plusieurs notables ont été fusillés. Pendant un soi-disant jugement qu'on fit subir au Pasteur de la paroisse, l'officier indigne et cruel, brûlait avec sa cigarette les oreilles du Martyr. Nous avons causé avec une pauvre femme qui, pendant cette nuit sans exemple dans l'histoire, perdit sept membres de sa famille; échappée par miracle, afin sans doute qu'il restât quelqu'un pour pleurer tant de morts! nous avons vu l'époux qui, pendant deux jours et une nuit lui servit de refuge.

Trente hommes avaient été condamnés à creuser leur fosse avant d'être fusillés; après avoir été l'objet des dérisions, des moqueries les plus révoltantes, après avoir, à différentes reprises, senti le revolver prussien appliqué sur leurs tempes, ils furent rendus à la liberté. Comme adieu, l'officier leur dit cette parole de folie: "Respectez désormais l'armée allemande".

Du haut de leurs chars, officiers et soldats crachaient sur Monsieur le Curé de Housse qui, debout pendant des heures, sur la grand'route, devait assister au passage des hordes sauvages.

A Dinan, tout était en flammes; la Supérieure d'un couvent communia ses Soeurs. Mais que d'inquiétudes, d'anxiétés! les religieuses échappèrent à leurs ennemis par miracle..... Victimes pures et innocentes, plusieurs sont mortes des suites du saisissement éprouvé dans cette nuit inoubliable.

Notre village était situé à proximité de la Hollande; quelques kilomètres à peine séparaient les prisonniers de la liberté!.... Bien souvent, des soldats français ou belges venaient chercher un abri dans les grands bois de Housse, en attendant le moment propice de passer la frontière. On la franchit de deux manières: en tuant la sentinelle ou en l'achetant. C'est ce dernier moyen que trois jeunes soldats, avec lesquels nous avons eu l'honneur et la joie de causer, se proposaient d'employer. Une forte somme leur avait été donnée par un monsieur de Roubaix faisant partie de notre train, et nous avons prié de tout coeur, suppliant le bon Dieu de diminuer l'éclat de la lune pour leur permettre d'effectuer ce périlleux voyage.

Et les jours passaient.... remplis de souvenirs et

d'espérances. Nous employions tous les moyens possibles pour faire parvenir de nos nouvelles à Roubaix; la Ste Vierge daigna entendre nos prières; le 24, jour de Notre Dame de la Merci, nous eûmes la certitude que notre Mère savait que nous étions à l'abri de tout danger.

Deux jours après, nous recevions d'elle un petit mot qui nous révélait son cœur: "Mes chères enfants, disait-elle, combien la maison est vide sans vous, mais nous avons grand courage; les Anciennes sont parfaites, les enfants animées de bonne volonté. Recusez-vous, sanctifiez-vous sous le regard de Notre Père qui est au ciel. Unissons-nous tous les jours au rendez-vous de la Messe et de l'Angelus; hâtez-vous d'aller retrouver notre chère Maison-Mère, je n'aurai de tranquillité que lorsque je vous saurai au Port...."

Le 25 septembre, nous devions célébrer ses noces d'argent; depuis longtemps nous avions fait des projets pour cette fête; le bon Dieu trouvait moelleux de changer nos plans; nos cœurs voulurent passer cette journée dans la plus fervente prière. Dès le matin, la Messe fut célébrée en action de grâces des bénédictions accordées à notre Digne Mère pendant ces 25 années de fidélité et d'amour; puis déjeuner de fête: les coquilles de circonstance figuraient à la place d'honneur, un excellent cacao remplaçait la torréoline de guerre. De nos âmes montait vers le ciel l'hymne de la reconnaissance envers la chère Mère qui n'eut jamais d'autre ambition que celle de nous conduire bien droit dans le chemin du ciel.

L'Eglise était à nous, nous y fîmes une manifestation d'attachement à notre cher Institut à qui nous devons nos joies filiales. Entre les dizaines de chapelet nous avons chanté l'Ave Maria Stella, les cantiques du Nord à Lourdes. Puis récitation du Royaume XIX, Magnificat sur un ton solennel, cantique à N. Dame de France, pour terminer: "De vos enfants écoutez la prière. Veillez sur nous, ô Saint Père Béatifié."

Nous avons passé dans une douce licence la fin de la matinée. A midi, grand dîner de fête...un lapin et des frites en faisaient les frais. Pour dessert une tarte aux poires, une bouteille de vin de Bordeaux gracieusement procurée par notre hôtelière et un bon café comme celui du déjeuner..... C'était plus que de l'extra.

Dans l'après-midi nous fîmes un pèlerinage dans un sanctuaire rapproché de Housse et nous attendîmes confiantes le jour du départ que tout faisait présager comme très prochain.

C'est le Dimanche 29 septembre qu'a commencé notre véritable voyage de rapatriement.

A la Messe, Monsieur le Curé remercie, en termes très-émus, les réfugiés des bons exemples donnés dans sa paroisse, il leur souhaite un heureux retour dans cette France aimée pour la défense de laquelle les Belges ont été fiers de verser leur sang. Il annonce que la Bénédiction suivra la Messe, pour donner à tous une force de plus...Et alors, devant le St Sacrement exposé après quelques instants de profond silence, les orgues jouent la Marseillaise. L'assistance se lève,... on pleure..... "tout chavire en moi" disait un ouvrier roubaisien, retourné par la bonté évangélique de Monsieur le Curé, et qui n'essayait pas de cacher ses larmes.

Puis vient le Brabançonne. L'émotion est si grande,

et ces heures resteront pour toujours gravées dans nos coeurs.

Dîner à 11 heures - Midi, départ à pied pour Micheroux.. les bagages, les lourds bagages à la main sont chargés dans des voitures; les vieillards et les enfants y trouvent aussi des places... puis la cloche de l'Eglise se met en branle..... c'est le moment du départ. Monsieur le Curé est en tête de la caravane, tous les habitants valides du pays veulent nous accompagner, mais avant de quitter le village on s'embrasse, on se fait des déclarations, on s'émue.....puis en route.

Dans nos coeurs tout chantait: "Locutus sum in his quae dicta sunt mihi: In domum Domini ibimus". - En ce 18e dimanche après la Pentecôte, l'Evangile disait parlant du paralytique: "Et il retourna tout joyeux dans sa maison". - Les départs pour la Croisade devaient avoir ce cachet d'enthousiaste simplicité.

A 5 heures devait avoir lieu la visite des malles. Après des adieux renouvelés, des mercis chaleureux, nos braves Houssois nous quittent désolés: "Désormais, disent-ils, nous ne serons plus heureux comme autrefois dans notre village, car dans toutes nos maisons il manquera quelque chose".... Ce "quelque chose" était l'Âme de la France que nous avions fait rayonner chez eux pendant ces quatre semaines de leur cordiale hospitalité.

La visite des malles fut sommaire, insignifiante, ridicule même; une de nous aidée de nos petits compagnons hissa la sienne dans le fourgon sans attendre l'autorisation allemande et combien suivirent son exemple!...

Mais il fallait gagner le gîte trouvé par Monsieur le Curé - "La petite République", c'est ainsi qu'on nous dénommait, fut logée chez M. l'Instituteur et Mlle l'Institutrice, qui, voisins d'école, se débattaient à qui mieux mieux pour nous procurer quelques heures de repos....Six iront à droite - cinq à gauche.

Après un bon souper, car l'appétit n'a jamais chômé, nous avons passé une nuit assez peu normale et le matin, vers 4 heures, lever, déjeuner, retour à la gare. Notre grand objectif était de ne pas être séparées.

Avant de passer sur le quai, encore une visite de bagages: Frailen et Policiers cherchaient, je crois, à remonter leur pharmacie privée, sur l'appui d'une cheminée flacons de tous genres avaient l'air de se demander en quoi ils pouvaient être compromettants. Soeur Caroline hésitait à se séparer d'un petit pot de vaseline; le boche finit par le lui laisser en lui adressant cette phrase qu'il croyait être le type de la plus spirituelle des réparties: "...Gardez-le, Mademoiselle. En arrivant à Paris faites mes compliments à Monsieur Clémenceau!"

Nous devions avoir des compartiments de seconde, un soldat nous y conduisit; nous sommes bien ensemble, six et cinq, comme à l'école la veille au soir; par le couloir nous nous rendions de fréquentes visites. Installées comme des reines, nous eûmes bientôt des inquiétudes, les braves gens du train semblaient trop nombreux pour le nombre de places et comme nous nous prélassions dans nos voitures, un boche insiste à plusieurs reprises pour nous donner du renfort. Nous refusons énergiquement; "nous ne garnissons pas les banquettes, mais nous avons payé chacune notre place, nous y avons droit"! M^{lle} Sr Ste Germaine entre en pourparlers avec le "Kommandant": "Nous sommes,

dit-elle, une réunion de "Professeurs" - Ce mot fait merveille l'allemand s'incline et nous ne sommes plus tracassées.

A 9 heures départ... Nous sommes dans un train charrette, nous piétons sur place et pendant quatre jours et trois nuits nous aurons le temps d'apprécier à sa juste valeur l'organisation allemande.....Que ferons-nous dans nos nombreux loisirs? - Nous organisons d'abord des heures de prières communes; l'après-midi, chapelet intercalé avec des chants populaires; nous saluons les clochers par de vibrants: "Loué soit à tout instant Jésus au St Sacrement". Notreerveur est communicative: une demoiselle chargée d'accompagner des enfants en Bretagne nous demande de prendre part à nos exercices de piété. Notre compartiment s'appelle la paroisse, on y vient pour la prière du matin et du soir, pour le chapelet, voire même pour la grand' Messe que nous avons chantée de tout coeur. C'était la Messe "Gaudeamus".

Nous réjouissions dans le Seigneur, notre chant était pour le Roi.Il nous réservait une surprise aussi délicate que touchante et inattendue: Nous nous sommes arrêtées en gare Strasbourg vers 2 heures de l'après-midi, mardi 2 octobre..... Sur les quais des Alsaciennes se pressaient, calmes et émuës. Timidement elles s'approchent des wagons, offrent aux réfugiés des gâteaux, des pommes, (nous les portons à nos Mères) nous lions conversation avec elles alors que les sentinelles allemandes font les cent pas en nous tournant le dos. Nous parlons de la vraie Patrie, leurs yeux se mouillent, leurs âmes sont françaises....."Au revoir" répétons-nous", et au retour de nos provinces"!

Un jeune soldat offre à un enfant une tartine de pain noir: "Courage, dit-il, à Noël tous les Russiens seront capots!.. La gare domine la ville, et dans les rues montantes, des civils semblent fascinés par ce train de France; les hommes ressemblent à l'oncle Ulrich dont René Bazin nous fait un si nèle portrait. Ils agitent leurs chapeaux, et leurs bras restent tendus vers la France qui passe. Mais les Allemands se sont aperçus de ces démonstrations calmes mais profondes, le train se remet en marche et stoppe quelques minutes plus tard en pleine campagne la flèche de la cathédrale de Strasbourg était devant nous - Un cri guttural se fait entendre, le train siffle, nos yeux ravis vont contempler la riche plaine d'Alsace. Les paysans occupés aux travaux des champs nous font des signes d'amitié; sur notre passage une femme a tendu sa lessive en drapeau tricolore: les tabliers bleus, les draps blancs, la grande couverture rouge nous parlent d'espérance et nous crions: "Vive la France! Vive l'Alsace!... et nous ajoutons toujours: Vive notre vieux Saint Maur !

Puis le voyage continue.....fatigant. ...; nous voyons de grandioses paysages, mais nous sommes si fatiguées que nous n'avons presque plus conscience de la beauté.

A la frontière Suisse, dernière visite allemande, puis nous filons vers Bâle.....A la gare, nous entrons dans une véritable féerie, surtout de la sympathie, des ovations délicates, on prend nos sacs, on veut nous reposer de toutes nos fatigues. Nous sommes conduites dans un grand lavabo, puis dans la salle des fêtes où un excellent et fortifiant déjeuner nous était préparé.....Un Monsieur de la Croix-Rouge s'empresse vers Ségur,

c'est le père d'un de nos enfants, il nous interroge sur les êtres chéris restés au danger, il nous promet de faire savoir à notre Digne Mère Ste Caroline notre heureuse arrivée en Suisse, puis nous repartons vers Evian.

Pendant le trajet, distribution de café, de bouillon que les prisonniers français tiennent à nous offrir eux-mêmes aux principaux arrêts; on nous sert aussi un bon dîner froid.

À Lausanne, un groupe de nos élèves de Ségur, prévenues de notre passage, se presse autour de nous, les mères aussi sont là, on nous offre des fleurs, du chocolat. Les années ont passé, les enfants ont grandi..... les cœurs sont restés fidèles.

6 heures du soir 2 Octobre ! Voici Evian. La féerie cesse, nous entrons dans un cadre martial et militaire. Heureusement que nous ignorons les fatigues que l'organisation de rapatriement nous prépare. Comme un rayon de soleil apparaît une infirmière de la Croix-Rouge, c'est une dame de Roubaix, grâce à son dévouement nous serons logées dans un bon hôtel et nous éviterons bien des démarches et des ennuis.

Puis souper dans une salle ornée de drapeaux et de fleurs. Le député, le sous-préfet, le Maire nous font tour à tour un discours de bienvenue. La musique militaire, les jeunes conscrits entonnent le chant : "Flotte, petit Grapau !" Puis la Marseillaise; nous nous levons, tous suivent notre exemple puis les réfugiés du Nord entonnent le " Prends garde à toi Guillaume II roi de Prusse"..... Le refrain : "Prends garde, Guillaume l'espion ! - pour les Prussiens nous avons des canons !" résonne comme l'avant-coureur de l'expiation et du châtiment..... À la tribune tous écoutent attentifs. C'est au tour des représentants de la France d'applaudir. Le Nord chante encore :

" " A bas Guillaume ! c'est un filou !
Il faut le pendre ! Il faut le pendre !
A bas Guillaume ! c'est un filou !
Il faut le pendre avec la corde au cou !

Jamais train de réfugiés n'avait été si brillamment patriotique, et c'était nous, Dames de Saint-Maur qui avions soulevé la multitude !....Mais comme c'est fatigant de vibrer !....Maintenant, assises sur nos chaises nous attendons de passer au bureau de rapatriement.

Puis, visite médicale, suivie d'une visite au bureau des officiers chargés d'interroger les réfugiés sur les menées allemandes dans les provinces envahies; enfin deux ou trois autres formalités. C'était minuit.....encore vingt minutes de marche et nous nous couchons brisées de fatigue, attendant les événements du lendemain, bagages, billets de route, déclaration de l'argent que nous possédions. En plus nous recevons chacune en cadeau un bon de Poste de 20 fr. , nous sommes logées à demi frais à l'hôtel, l'Etat acquittant la plus grande partie de nos dépenses.

Voyage gratis. Le 3 octobre 1 h. 1/2 nous quittons Evian, et nous nous mettons en route pour Montauban d'où nous venait un rappel de Juin dernier. Le voyage dura jusqu'au dimanche 5, 7 heures du matin !....

Nous redisons notre reconnaissance au vieux Moustier qui nous a bruta jusqu'au 8; nous avons trouvé dans la Maison Royale un avant-goût des joies qui, dans notre chère Maison-Mère, nous dédomment de nos années d'exil. Notre Digne Mère

St Emmanuel s'y trouvait encore; avec elle, brebis dociles et fidèles, nous sommes revenues au bercail.

Pour comprendre tout notre bonheur de retrouver Notre Très Honorée Mère, il faut avoir souffert les anxiétés d'une oppression de 4 ans.... Notre émotion est grande quand, près du quai d'Orsay, nous la voyons enfin, accompagnée des Dignes Mères St Zéphyrin et St Stanislas.

Un article du journal de ce matin disait que le Roi Albert était "entré vivant dans l'immortalité", nous, les exilées d'hier, nous sommes entrées vivantes dans la félicité ! Nous sommes le bouquet de fête de Notre Très Honorée Mère, mais combien nous souffrons des épines dont le Seigneur entoure son coeur de Mère..... Nous souffrons des souffrances d'Auteuil dispersé par la tourmente.

À nos Soeurs nous disons: confiance. L'offertoire du 21e dimanche était tout à l'espérance. Comme au saint homme Job, le Seigneur leur rendra leurs enfants, leurs oeuvres, leur chère Maison.

Bien douloureuse aussi est pour nos âmes la nouvelle de la grave maladie de la très Digne Mère de Béziers et combien nous souffrons de nous voir impuissantes à adoucir les cruels sacrifices que le Seigneur semble vouloir demander.

Nous, les réfugiées, nous souffrons d'être heureuses, en ce moment où tant de nos Soeurs sont dans la peine et nous offrons à Dieu tout ce qui peut lui plaire pour le fléchir et adoucir les arrêts de sa justice.

Au fond de nos âmes, nous avons une ferme assurance que le Seigneur gardera la Mère et les Soeurs que nous avons laissées à Roubaix. Nous les lui confions, et calmes et sereines, nous nous abandonnons à la Providence divine qui a dirigé si heureusement nos pas vers la Patrie.

De notre Maison-Mère, le 17 Octobre 1918

En la fête de la Bienheureuse Marguerite-Marie

Au jour de la délivrance de Notre-Dame de Liesse.